

Festival du Journal intime, Saint-Gildas de Rhuys, 21 au 23 Juin 2019

Lecture Henri-Jacques Dupuy

H.J. Dupuy (1915-1986), journaliste, poète, musicien, producteur de radio a tenu régulièrement son journal depuis son adolescence jusqu'à son décès.

De cet immense ensemble qui comportait plus de 100 cahiers ou dossiers, 33 volumes ont été retrouvés, retranscrits et déposés à l'APA par sa fille Sylvette. Malgré les lacunes ce journal est ainsi un témoignage au long cours permettant de suivre l'évolution intellectuelle, affective, professionnelle et sociale tout au long d'une vie d'une personnalité passionnée aux enthousiasmes multiples mais aux déceptions nombreuses. Il est un témoignage émouvant sur une vie familiale et sentimentale compliquée. Il est en outre une source précieuse sur un certain milieu politique, littéraire et musical parisien, particulièrement au cours des années 50-60.

Une plume de reporter :

Plume vive, formée à l'expression journalistique, Henri-Jacques excelle à donner par petites touches descriptives l'ambiance d'un lieu ou d'un moment et à partager ses propres ressentis comme en témoigne par exemple les entrées dans lesquelles il évoque son retour dans un Paris récemment libéré à l'automne 1944 et son recrutement au journal communiste Ce soir

Dimanche 22 octobre 1944 :

Paris est méconnaissable. Comme un ami de la rencontre duquel on attendait des transports de joie et une évocation délirante de souvenirs et qui vous fait grise mine, Paris nous fait la gueule. Je l'ai compris dès nos premiers pas, cette nuit, au sortir de la gare de Lyon. Tous les hôtels annonçaient hargneusement qu'ils étaient complets. Dans un black-out lugubre, nous marchions à l'aveuglette sur les pavés mouillés, tellement dépaysés que nous arrivâmes au bord du Canal Saint-Martin en disant Keskséksa ? Penauds et tristes, nous retournâmes à la gare coucher dans un wagon. Nous espérions que le matin nous serait plus propice. Il n'en fut rien. Certes au débouché du métro Etoile, nous tentâmes une minute d'émotion devant l'Arc de Triomphe, symbole de la capitale, mais sa beauté était figée dans l'aube grise et frissonnante. Aucun bistrot n'était ouvert. La salle Pleyel dégarnie de ses marbres n'offrait qu'une façade lépreuse. Au Ministère de l'information des gendarmes endormis, un huissier gâteux, des bureaux déserts. Quartier de l'Opéra et quartier Saint-Germain, même climat de tristesse hostile. Deviendrais-je agoraphobe ? Ces espaces immenses, ces avenues vides me font peur. La pétillante gaité des serveuses de bar a disparu. Elles vous servent avec une moue dégoutée, une saleté au vitriol qui coûte douze francs. Dans le métro on rencontre des employés pâles et des ouvriers maigres. Paris est anémié, sans réaction, exsangue

Lundi 23 octobre :

C'était hier dimanche, un dimanche de guerre encore, bien que la ville soit libérée. C'est pourquoi notre première impression fut si accablante. Aujourd'hui peu à peu je me réconfortais.

Vu Lassaigue, directeur du journal parlé. Comme j'étais avec Vasseur il fut froid mais poli. Hirn, rencontré à midi au mess de la Motte-Picquet, m'annonce que Lassaigue ne veut pas de

moi et que je peux retourner à Alger si le cœur m'en dit. Je ne suis pas très anxieux car ce matin Flory m'a dit d'aller voir Jean Roire à *Ce Soir*, le quotidien communiste d'Aragon et j'ai rendez-vous dans l'après-midi.

Cher Jean, je le découvre au 7eme étage d'un grand immeuble de l'ex Paris-Soir. Je l'embrasse comme un frère. Dans le bureau, Aragon, que je reconnais au premier coup d'œil, d'après une photo que j'ai vu jadis dans *Commune* et Alain Borne, une sorte de jeune corbeau élégant. Deux poètes d'un coup. Jean me propose d'entrer au journal à l'information. Par la suite je gravirai les échelons. Quelle joie de travailler sous les ordres d'Aragon !

C'est le Parti qui a installé Roire comme sous-directeur du journal. Mon Dieu, dois-je hésiter à prendre pied dans le plus grand quotidien du soir de Paris ?

Je me promène heureux jusqu'à Pigalle. Descends ensuite à la chambre des Députés pour voir Girod et Ginette qu'on me dit arrivés. En vain.

Je repense à Aragon : un front découvert entouré de cheveux grisonnants, un beau visage lumineux d'intelligence. Roire m'a présenté à lui rapidement.

Samedi 28 octobre :

Je commence à revivre en dépit d'un rhume qui me fait renifler comme une concierge et larmoyer comme un clochard. Paris ne s'obstine plus à garder ses distances avec moi et, à travers sa tristesse, j'entrevois un demi-sourire fatigué qui me rend humaine et familière ma vieille ville d'autrefois. Je m'enfonce, morose, dans le gouffre du métro, j'y gobe quelques kilos de microbes, mais quand je rejaillis comme un bouchon, à la surface des divers quartiers, je reste ébloui par cette beauté grave et sûre d'elle-même : Concorde, Havre-Cau, Trocadéro, Pigalle, Denfert, je me soûle de noms et d'images, les pierres sont toujours en place, et c'est sacrément imposant ce panorama de dômes dorés qu'on découvre du Palais de Chaillot ou la perspective majestueuse de la Madeleine à la Chambre. C'est sympathique ce trio de balayeurs qui font brûler les feuilles mortes, c'est plein de douceur médiévale ce clair de lune laiteux qui gogote dans la Seine aux pieds de Notre-Dame. Je réintègre avec confort l'enveloppe du badaud parisien qui flâne de vitrines en expositions.

Quartier latin : expo des intellectuels dans la Résistance : une lettre de Jacques Decour qui crève le cœur, le fourmillement des tracts et des journaux clandestins, une page autographe d'Eluard d'une écriture appliquée d'écolier.

Au Musée de l'Homme je considère le fessier remarquable de la Vénus hottentote et les fabuleux masques des sorciers des Nouvelles-Hébrides.

Sous les jardins du Trocadéro se cache un aquarium féérique. Dans des palais glauques paillonnent des carassins dorés autour d'une blanche apparition qui laisse flotter derrière elle une traîne pâle ; le brochet solitaire avec sa gueule de brute songe aux vieux crimes d'antan, la truite commune descend en piqué sur un objectif incertain, les tritons, las de gambader sur le sable blanc, s'accumulent sur leur rocher comme un petit fagot, tandis que leurs voisins, les shubukins du Japon font des efforts de toilette.

Grande affluence quai de Tokyo au Salon d'Automne. On s'esclaffe devant les toiles de Picasso qui nous propose tant de visages tordus au nez déportés et aux yeux égarés qu'on finit par voir les passagers du métro à la fois de face et de profil. Et n'est-ce pas là le critère d'un grand peintre que de nous imposer sa vision ?

Oui, Paris revit en moi. La glace est brisée. Je ne m'acclimate pas encore au froid physique mais le froid moral est déjà en train de mollir. Paris est tiède à mon cœur.

Un témoignage sincère sur une vie familiale et sentimentale tumultueuse :

Le journal d'Henri-Jacques vaut aussi par l'absolue et émouvante sincérité avec laquelle il rend compte de sa vie relationnelle et familiale tumultueuse. Les femmes occupent une place considérable dans sa vie et il mène souvent plusieurs liaisons à la fois. En 1945 il rencontre Simone qu'il épouse et avec qui, entre les fréquentes et longues hospitalisations de celle-ci, entre disputes et réconciliations, il maintiendra pendant plus de 30 ans une vie de couple souvent douloureuse.

2 mars 1964 :

A la clinique je retrouve une Simone qui a fait toilette, qui s'est fardée et qui est tout à la joie de quitter enfin l'hôpital. Hélas, ses frais pour être belle ne me convainquent pas et sa gaîté n'est pas sans m'irriter. Mon air terne rabat un peu sa joie. Attendons bêtement sur deux chaises côte à côte en regardant une plante idiote dans un pot, dont je fais semblant de vouloir savoir le nom.

On appelle Simone au téléphone.

Elle revient avec un drôle de visage :

« C'est la meilleure. Je ne pars plus ! C'est Hansen qui vient de me dire que je ne pouvais sortir sans avoir réglés mes problèmes de reprise du travail. »

Elle me regarde durement :

« Je me demande bien ce que tu as pu lui dire. Ça paraît très louche tout ça... ».

Pollack nous convoque enfin tous les deux. Très maître de lui :

« Nous avons eu un coup de téléphone de Madame Hansen. Votre départ est retardé de quinze jours. »

Les choses s'arrangent quand il accorde une permission à Simone. Défaçons deux valises pour n'emporter que ce dont elle a besoin pour un week-end et filons au restaurant.

Elle est en face de moi. Sa présence, loin de me ragaillardir, me fait un tel effet que je sens venir comme une attaque : douleurs dans la bras droit, main qui tremble, angoisse... Prends précipitamment un équanil et me remonte avec du rouge.

Je n'y tiens plus. Il était question d'une vie plus « libérale » entre nous, d'une quasi séparation et voilà Simone qui tranquillement se réinstalle dans ma vie en voulant que je sois à ses pieds à l'adorer.

« Tu es contente de me revoir ? » lui demandé-je-

« Oui, bien sûr dit-elle, inquiète. Toi non ? »

« Je ne sais pas. Tu laisses un homme pendant six mois... ça dure depuis toujours : tu as passé la moitié de ta vie dans les hôpitaux. Et là, tu reviens et tu penses me retrouver tel quel ? »

« Tu aimes quelqu'un ? »

« C'est fini, mais oui, j'ai aimé quelqu'un. A quoi bon le cacher ? »

Le plus gros était fait. Le repas s'est passé tant bien que mal.

« Je suis un personnage accidenté dit-elle mais toi aussi ! »

Jolie expression !

Traversons Villejuif dans une triste ébriété. Taxi. Maison. Je sors Toby et cours téléphoner à Rosine qui va accompagner une amie ce soir à la gare de l'Est.

« Rosine, veux-tu qu'on se voie maintenant ? Je te désire, tu sais. »

Elle refuse avec une douceur tendre mais ferme.

« C'est donc fini ? Tu veux te réserver pour l'Espagnol ? »

« Peut-être Henri, je ne sais pas... »

Furieux de désir je raccroche. Le sort en est jeté. Je reprends Simone.

Dimanche : déjeune au bord du lit auprès de Simone qui veut ma présence. Ma révélation lui a fait l'effet d'un électrochoc sentimental. Loin de me faire une scène, elle se sent vaincue,

anéantie, fautive, anéantie de ne pas me rendre heureux, d'être frigide, et j'ai la gentillesse de mettre cela sur le compte des médicaments.

Longue balade avec Toby. J'écris un poème, *Le Crève-Corps*, en pensant à Rosine

Simone veut que nous allions à la Mouffe. En chemin :

« Dans le fond c'est vrai tu es un poète ! »

« Ah là je suis content que tu me le dises. Je te fais souffrir mais je suis comme ça. Je serai dément tant que je n'aurai pas remporté une victoire sur ce plan ! »

« Moi aussi je suis près de la poésie. »

« Tu l'étais, c'est vrai, mais tu as capitulé... Moi non, c'est plus important que ma vie. »

Une activité professionnelle frénétique

A la fois journaliste à la pige, musicien, créateur de chansons, producteur à la radio et, le plus souvent, à court d'argent, Henri-Jacques doit multiplier les activités alimentaires. Le journal rend bien compte du tempo frénétique de sa vie tout en donnant au passage d'intéressants aperçus sur une certaine vie culturelle et politique parisienne

Mardi 3 juin 1960 :

J'avais été programmé par Bardin pour un gala de la Croix-Rouge à Fontenay-sous-Bois. C'était dans un cinéma avec au programme Ginette Rolland, Max Marino, Jean-Pierre Hébrard, des acrobates... Un peu inquiet du fait que je n'avais pas donné depuis longtemps un numéro sur scène. Sans accordéon je ne me sentais pas à l'aise. J'avais songé à Nicoli mais, en définitive, trois jours avant le gala, je décidai de faire du neuf en me contentant de la pianiste de service. Je bâtis une conférence burlesque sur la sociologie de la chanson avec des parodies d'airs à la mode. Je fus présenté comme « membre honoraire de l'Académie du Lac Lagoda et correspondant particulier de la *Revue de l'Accordéoniste* », je m'installai devant une petite table avec tapis vert, je me servis une grande rasade de ... vin rouge, ce qui m'acquiesça aussitôt la sympathie de l'auditoire et je fis ma conférence sans un accroc et avec pas mal d'applaudissements quand je débitai mes parodies : *Viens ma prime* ou *Du moment qu'on mange* à la manière de Dario Moreno. Je dois avouer que j'étais content d'avoir réussi à tenir la scène : l'épreuve était assez périlleuse.

Mercredi 10 juin :

Monique Morelli tenait à voir Aragon. Je la lui ai présentée ce mercredi à 11 heures 30 aux « Lettres ». Accueil fort aimable. Il bavarde longuement avec nous, me donne des indications sur ses poèmes mis en chansons, ne refuse pas le principe d'une visite chez Monique...

« Mais, tu sais ce que c'est, me dit-il, je suis débordé. Il y a ce dîner Chagall. Il faut que je me réfugie à la campagne pour travailler. Je reviens d'URSS. J'ai trouvé tout là-bas dans un état de pagaille indescriptible... »

Il me fixe dans les yeux pour me dire cela. Un aparté qui entend bien signifier, pour que ça se répète, qu'il prend ses distances avec la connerie.

Seulement le lendemain je lis qu'il est intervenu au Comité national des écrivains pour empêcher une motion demandant une mesure de faveur pour Tibor Déry. Selon Aragon Déry risquait une condamnation à mort. Quelles que soient les parades libérales de l'Aragon de ces derniers mois, la petite affaire du C.N.E. le montre concrètement aux côtés des flics de Budapest.

Etrange personnage. Il a été infiniment séduisant, séducteur avec nous...

Monique, en sortant, délire dans son langage assez particulier :

« Ah, quel Monsieur ! un prince ! Quel mec ! »

Elle m'emmène à Montmartre. Je répète chez un accordéoniste une chanson que je dois présenter dans l'après-midi à Mac Orlan. Je retrouve Monique au Clairon sur la Place du Tertre.

Elle vadrouille d'un bistrot à l'autre, embrasse au passage le boulanger, va chercher une revue chez une marchande de journaux paléolithique qui, évidemment, ne trouve pas la revue en question...

Dans l'après-midi je vais chez Mac Orlan avec Servais. Je chante la mélodie que j'ai composé sur *Automne*, un poème paru dans la semaine aux *Lettres Françaises*. Air de rengaine très simple et ne cherchant nullement à éviter la réminiscence, s'y roulant même avec plaisir. C'est ce qu'il fallait je crois. Mac est content. Il essuie une petite larme d'émotion...

« Ce sont mes souvenirs de cantonnement dans la région de Troyes... On trainait à Sainte-Savine, à Saint-André... »

Il demande à l'accordéoniste de reprendre la mélodie et la chante lui-même

« D'accord Dupuy, ça colle, on signe le bulletin »

Le titre *Automne* me paraît trop vague. On cherche du côté de Sainte-Savine et optons pour *La fille de Sainte-Savine*. Mais aujourd'hui, réflexion faite, je pense que *Le vent de Sainte-Savine*, serait plus en rapport avec le contenu.

Samedi 13 juin :

Vie de fou ! Pisse de la copie. Ecris des chansons. Ce matin courrier : un exemple : quatre *Regards* à envoyer, plus des lettres à Pierre Doris, à André Reybaz, à Madame Denis, au directeur de la chorale de Fontenay, au secrétaire du Festival de Vienne, aux services de presse de Vogue, Pathé, Polydor, plus des programmes à Madame Kéroul. Ouf !

Dimanche 14 juin :

Pas pu aller à Viry en dépit d'une permanence de beau temps à vous désespérer de croupir dans la capitale. J'ai touché les derniers cachets de l'émission *Chefs d'œuvre*. Mes finances retombent au bas de la courbe. Et c'est le mois où il faut payer le gaz, le téléphone, les passeports de Sylvette et Marie-Françoise pour leur séjour en Angleterre.

J'ai convoqué la tribu au restaurant chinois de la gare de Lyon : ce fut un délice. Et en revenant un café nous lança au visage *La bourrée de la Bastille*, échappée d'un juke-box

Un grand amoureux :

Le journal rend compte avec fraîcheur des emballements amoureux d'Henri-Jacques. Voici par exemple le récit du début de sa passion pour une apprentie chanteuse. Il a quarante-cinq ans, elle en a vingt.

Samedi 23 janvier 1960 :

J'ai encore dans l'oreille la douceur de son souffle quand elle m'a dit : « Bonsoir Henri-Jacques ! » Ce n'était plus le pompeux « Au revoir Monsieur » d'il y a quelques jours encore. Elle a une manière moins furtive de se laisser embrasser dans le cou... Ça y est, ça y est. Je recommence à délirer. Je lui ai dit : « Depuis la blanchisseuse ça ne m'était pas arrivé ! » Elle a ri : « ça ferait un bon début de chanson » [...]

C'est en téléphonant en septembre que j'avais appris qu'elle quittait les Baladins de Lutèce. Je l'ai revu une fois encore chez Romans. Elle m'a parlé d'un tour de chant qu'elle voulait monter. Et puis elle m'a téléphoné pour me demander des conseils : Romans lui avait harmonisé cinq chansons, la sixième tardait... Je lui ai donné l'adresse de la rue Jacques Cœur. Elle est venue un matin de décembre : je l'ai reçue en coup de vent car mon père devait venir déjeuner au « chinois ». Elle est repassée le lendemain soir un vendredi : on eut le temps de bavarder de mille choses et surtout de poésie. Je la bécotai un petit peu et nous nous quittâmes bons amis. Et ça démarra. Je travaillai sur ses paroles, les remaniai, en fis une simple et directe chanson d'amour en gardant tout l'esprit et la coupe du premier jet. J'avais senti une ferveur en elle. Et puis j'aimais tout en elle : sa beauté, son regard de petit sphinx gentil, sa bouche rieuse, son prénom, Maïtena...

Elle est revenue. Je suis allé chez elle, j'ai été présenté à sa mère qui est une bien gentille -et bien jolie -personne, à sa grand-mère, fort aimable aussi. Maïtena m'a fait les honneurs de son pigeonnier : une petite chambre de bonne qu'elle a décorée elle-même. J'ai commencé à la contaminer avec mes livres et mes disques.

Tout cela absolument irraisonné : comme pris de fureur. Mon dernier amour. Qu'il me tue, je m'en fous ! Un sauvage besoin de manger, de mordre, mais non, que dis-je un besoin de tendre complicité, de réveiller toutes mes forces poétiques, par une grande exaltation. Oui, cela surtout, besoin de l'eau d'une admiration sincère et sans chiqué pour que mes plantes reprennent de la vigueur et fassent pousser de nouvelles branches. J'aime et n'ai pas honte d'aimer. Nul remords. Le sentiment au contraire que refuser serait lâche ! être aimé ? Suis-je encore susceptible de plaire ? Je suis assez modeste sur ce terrain mais pas peureux non plus.

Mercredi 27 janvier :

J'avais travaillé pour elle toute la journée, remaniant et recopiant le *Départ pour la vie* et composant un joli petit air sur son *J'ai peur d'un baiser*

Elle lève vers moi son beau regard mouillé de gentillesse. Plus tard à l'arrêt du 52 elle me dit qu'HJD a fait son entrée dans son journal et elle me laisse effleurer ses lèvres. Depuis je ne cesse de repenser à cette minute comme un collégien, de la revivre, de la recommencer, de me la repasser dans le petit cinéma qui gamberge dans ma tête.

Samedi 30 Janvier :

Nous avançons pas à pas dans le royaume enchanté des caresses.

C'est drôle n'est-ce pas me dit-elle, hier nous étions des étrangers ...et voilà que nous sommes devenus autre chose...

Oui, autre chose. Quoi ? Des amants ? Pas encore. Mais nous savons déjà l'un de l'autre le visage que nous donne le plaisir au sommet de nos étreintes.

Samedi 6 février :

J'ai des ailes. A la maison je suis gai, fantasque, très gentil avec Simone et les gosses. Tout m'est facile. Et quel coup de fouet pour mon travail. Coup de fil de 10 heures et demi. Elle décroche tout de suite :

« J'étais avec vous en plein rêve. Je viens juste de recevoir votre lettre »

Que j'aime sa voix, lente, calme, prononçant bien les mots.

J'écris ceci et ma queue se redresse.

Dimanche 7 février :

Sous prétexte de travailler nos chansons nous montons dans le pigeonnier. Longues étreintes. Heures d'une exquise douceur. Ma bouche fait connaissance avec les jolis seins de jeune fille de mon amour. Ah, ce beau visage de la femme emportée dans la marée de la sensualité. Elle défend encore certains accès et je n'insiste pas. Je lui chuchote près de la tempe.

« Tu ne veux pas. Ça ne fait rien. Je ne suis pas pressé »

Samedi 28 Mai 1960

Arrivé de bonne heure hier matin rue Jacques Cœur après avoir traversé la Montagne Sainte-Geneviève selon mon itinéraire habituel avec Toby. Délirant de joie et de poésie. J'abats un courrier du tonnerre. Téléphone à ma chérie. Envie furieuse de la voir. [...] Je file chez elle vers les midi moins le quart. J'arrive à sa « boîte à musique » tout essoufflé. Elle m'ouvre les bras. Qu'elle est jolie, mon Dieu ! Pantalon et petite blouse blanche largement décolletée. Je défais le soutien-gorge, ferme les rideaux et emporte ma petite chérie sur le divan. Elle vibre merveilleusement dans le plaisir, un peu avant moi, car elle aussi avait faim. Redescendons heureux et apaisés. Je fais le pitre devant sa mère, gymnastique suédoise : tout en poursuivant la conversation, je me roule sur le tapis, lève les pattes en l'air... [...]

Je reviens rue Jacques Cœur pour apprendre de la bouche de la nouvelle concierge (quelle est jolie cette petite bonne femme. Et une voix d'une sensualité ! Sachons ne pas faire de

conneries !) que « Madame Dupuy est passée deux fois ». Aïe, aïe, les docteurs l'ont lâché un vendredi. Heureusement que je n'ai pas emmené Maïtena avec moi ce midi.

De toute façon, je dois rester travailler. Je téléphone. Conversation sans heurts. Nous nous retrouverons le soir. En fin d'après-midi j'apporte un début de copie à Fournet. Rentre par la Bastoche à cause de Toby, dis bonsoir à Lucienne la teinturière chez qui se trouve justement Dany la blanchisseuse (les petites vaches comptent à mon sujet : Dany a refilé à Lulu mes lettres et mes poèmes et Lucienne m'en réclame à son tour !).

Retrouve ce que l'on nomme le « foyer conjugal ». Je n'ai pas bu une goutte d'alcool mais la présence de Simone met dans l'air une terrible tension nerveuse. Je n'arrête pas de bouger, de me lever, de téléphoner, de régler le poste car je voudrais écouter mon émission sur Carco.

« Ce n'est pas possible crie Simone, c'est toi qu'il faudrait montrer au psychiatre. »

On écoute l'émission. Au nom de Maïtena, Simone marque le coup. Elle a aussi des soupçons pour Anne Sandrine...

« Elle n'a qu'à bien se tenir celle-là ! »

Je téléphone à la mère de Maïtena. Simone vient m'espionner. J'élude et rappelle plus tard d'un bistro en promenant Toby.

« J'ai cru que tu ne voulais pas me parler » me dit Maïté.

Sa maman m'a dit que Guy la sortait ce soir et ça m'énerve.

Comme un imbécile je dis :

« Je suis toujours ton meilleur ami ? »

Bien sûr Henri-Jacques, pourquoi tu me demandes cela ? »

Suis-je bête de laisser percer ma jalousie. Il n'y a rien de tel pour donner l'envie de faire ce qu'on défend.

Maïtena est libre comme je voudrais être libre. Nous sommes « souverains ». Un mot dont on reparle à propos de *La Fête* de Roger Vailland. Le problème qu'il pose soulève en moi les réactions les plus contradictoires. C'est pourtant lui qui semble avoir raison. La civilisation la plus raffinée doit pouvoir supprimer dans les rapports amoureux les sordides notions de propriété, de possession. Être libres, divinement libres !

Simone est torturée par ce qu'elle devine de ma vie sentimentale. Elle est pleine de menaces...

« Attends un peu que je sache qui c'est ! Je ne me laisserai pas faire comme les autres fois. »

Des moments bucoliques :

Malgré tout Henri-Jacques tentera toujours de préserver une certaine vie de famille auprès de sa femme fragile et de ses filles. On ressent cet attachement au travers, par exemple, de l'évocation des joyeux moments partagés pendant des périodes de vacances

30 juillet 1959 :

Les derniers jours à Viry et à Paris furent fiévreux.

Lundi Simone m'avait suivi à Paris. Je terminai péniblement mes chroniques pour *Regards*. Le soir on alla voir l'excellente comédie de Capra *Arsenic et vieilles dentelles* au Champo. Mardi dernière main à mes articles. Courrier. Et n'oublions pas le dentiste. Portai copie à Montange et harmonisation de *La fille sur la grève* à la SACEM. Billet de congé payé rue du Helder. Retrouve Simone rue Jacques Cœur et retournons à Viry. [...]

Mercredi retour à Paris et dernières courses. J'achète des provisions intellectuelles, les prophètes et poèmes de l'année 1959. Passe en coup de vent chez Alain, chez le coiffeur de la rue la Boétie, à la revue de l'Accordéoniste. Reviens à la Bastille. Expédie livres (pour ne pas

avoir des sacs trop lourds), retire fric, écris dernières lettres. Simone et Martine viennent me retrouver. Allons au chinois.

Hier jeudi départ. Certes des vacances dans la Sarthe ce ne sont pas un voyage dans l'Arizona mais c'est bon cependant de changer d'air. [...] Nous avons un wagon presque pour nous seuls. Toby jubile. Il contemple la campagne. Qu'on ne me dise pas que la conscience de l'animal n'enregistre qu'un défilé d'images. Je sentais bien que Toby portait un intérêt passionné au paysage : « tiens, se disait-il, un joli pré où il ferait bon gambader. Ce coup-ci, je ne reconnais rien. Nous n'allons sûrement pas au jardin. C'est le grand voyage d'été comme l'an dernier. Tiens, des vaches ! Si j'étais libre, j'irais leur courir aux jarrets... »

Nous débarquons au Mans vers les dix heures.

Prenons le car du Lude. Y arrivons vers une heure. Comme me l'a conseillé Robert, je m'adresse à un certain Pasteau l'équipier du champ de foire qui fait taxi.

« La ferme du Coulombeau, chez Madame Paul. Ah oui, parfaitement... »

Il est bavard et aimable, parle à Simone de sa mère, du calme que nous allons trouver là-bas.

Quittons la route. Nous enfonçons dans des chemins entre les pâturages, découvrons une ferme accroupie au milieu d'un pré jaune (un tableau de Gauguin, époque bretonne). Faisons connaissance avec Andrée, la sœur de Robert, et avec sa mère. Accueil affectueux. Nous sommes tout de suite à l'aise. Toby, qui a compris qu'il était arrivé au lieu définitif de notre résidence de vacances, approuve le choix par une crise de joie délirante et une galopade échevelée.

J'essaye de monter la tente près de la grange, mais le terrain est trop caillouteux : impossible d'enfoncer les piquets. Je décide de m'installer en retrait près d'un pommier.

Première nuit merveilleuse. Nous dormons mieux dans la paille que sur les matelas pneumatiques que nous avons à Viry.

Et c'est donc aujourd'hui notre premier jour de vacances. Il nous faut aller au ravitaillement. Simone et moi partons de bonne heure pour le Lude. Chemins creux, haies bruisantes d'oiseaux, lisières aux genêts brûlés. Perdreaux et faisans s'envolent lourdement à notre passage. A la terrasse d'un bistrot du Lude, casse-croûte au rosé d'Anjou -un vin que je n'aime pas, un vin distingué, qui rend acerbe, méchant ! Revenons à 13 heures. La mère Paul a préparé des pommes de terre et exige qui nous mangions à la cuisine.

Cet après-midi, aménagé une installation confortable. Le pommier au tronc miné par les fourmis m'inquiète. J'étaye le tronc et la branche principale avec des poutrelles, dans lesquelles je plante des clous pour pouvoir suspendre nos ustensiles : glace, sacs de toilette, serviettes, etc...

Et voici le récit d'une journée d'excursion lors de ces mêmes vacances qui nous fait mesurer aussi l'impressionnante évolution des modes de vie entre les années 1960 et aujourd'hui.

27 août 1959 :

Hier partis à six heures du matin pour Château-la-Vallière avec les enfants. Arpentons joyeusement la route de Tours, toute en montagnes russes : des bois coupés de vallons où s'étalent des pâturages aux allures de couvercles de boîte de camembert. Arrêt casse-croûte au hameau de la Porrerie. Une heure de marche encore et nous voilà aux abords du Château-la-Vallière. Nous faisons du stop sans conviction, mais un camion s'arrête. Nous nous installons tous les quatre plus le chien dans la cabine. Le gars va vers la Loire. Sans hésitation, je décide que nous le suivons jusqu'au bout. Il file au sud par Vaujours dont nous admirons le château et par Cléré. Arrivons à Cinq-Mars-la-Pile, le château du Cinq-mars de Vigny. A dix heures du matin nous gambadons au bord de la Loire. Larges bans de cailloux et de sable, taureaux dans

les pacages, luminosité de la Touraine. Nous faisons trempette pour le principe et avec beaucoup de prudence, car les noyades sont fréquentes dans la Loire. Revenons au bourg pour déjeuner dans un café. Poussons jusqu'au château et reprenons la route par un après-midi étouffant.

Une rencontre en haut de la côte : une paysanne qui porte un bidon de lait.

« Vous avez soif, bah, y a rien avant Mazières. Je serais chez moi, je vous dirais bien de venir vous rafraîchir... mais je suis de l'Assistance... je suis point chez moi... »

Tout cela dit par bribes, avec de longs silences.:

« J'ai point connu de parents... J'avais un fils ... Mort il y a quatre mois en Algérie... »

Son visage rougeaud sous le bonnet de laine n'exprimait rien que la terrassante habitude du malheur et de la misère.

Elle s'en va et je regarde longtemps cette pauvre silhouette cahoter sur la route... [...]

A La Mazière, nouvel arrêt. Notre soif est inextinguible. Le stop s'avère difficile et nous envisageons d'être obligés à la nuit de demander asile et de coucher dans une grange (cette perspective enchante Sylvette). Devant le domaine de la Crémille cependant un paysan nous embarque pour nous conduire jusqu'à Cléré.

Au sortir du village, savourons pain et chocolat sur un talus près d'un étang où pêchent des marmots. Des voitures passent. Rares et indifférentes. Finalement un camion nous prend. Il va jusqu'au Mans. Hourrah ! Il nous dépose à notre sentier à cinq heures et demi. Une belle équipée. Dansons tous les quatre une farandole enthousiaste. Nous avons tout de même accompli une quinzaine de kilomètres à pied.

C'est toujours le beau temps. Grand ciel ventilé aujourd'hui. On entend les coups de pétard qui éclatent régulièrement dans les vignes pour faire fuir les oiseaux.

Petit pincement au cœur à la pensée qu'il faudra quitter cette campagne lundi, bien que la rentrée ne s'annonce pas ennuyeuse, et n'ai-je pas braconné la valeur d'un demi cahier de brouillons de poèmes durant mes courses solitaires ?

Avant tout un poète et un ami des poètes

La grande affaire d'Henri-Jacques reste la poésie et son grand regret est de ne pas réussir à faire publier et reconnaître sa poésie. Ses nombreux amis dans les milieux littéraires nous valent d'intéressants portraits et récits de rencontre comme ici avec René Char.

14 mars 1964 :

Pendant que je téléphonais à Rosine, on sonne. Un cycliste me renvoie mon manuscrit. C'est l'échec. Pas la moindre lettre. Curieuse ma réaction. Je n'ai pas été vraiment catastrophé. J'ai pensé que mes textes étaient trop vrais, trop cinglants pour les mœurs des « pourceaux des lettres » et que j'avais dû être lu par deux d'entre eux en deuxième et troisième lecture, après l'avis favorable de Follain. Et le Paulhan lui aussi ...

L'après-midi travaillé avec Marian à une terrasse de bistrot. [...]

Quand je rentre à 17h, Sylve me dit : « René Char est à Paris. Tu peux lui téléphoner. »

Ceci m'a consolé de cela !

Au bout du fil, sa bonne grosse voix traînante :

« Je serai content de te revoir... Quand tu veux... ce soir, je ne bouge pas de chez moi... »

Filé chez Gallimard. Raté Henri Thomas qui devait essayer de se renseigner sur les raisons du refus de mon manuscrit.

Rebroussé chemin. Téléphoné à Char que j'arrivais...

Cette demeure en plein 7ème arrondissement fait songer à une folie d'antan perdue au fond des bois. Et Char aussi fait songer à un homme des bois quand il m'ouvre sa porte. [...]

Nous nous embrassons. Il m'entraîne dans sa cuisine où il me sert un pastis (lui boit de l'eau). Un matou se frotte aux pieds de la table. René découpe de petits bouts de bidoche et lui donne à bouffer. Des bûches empilées le long du mur aident au dépaysement : Char a reconstitué ici un insolite climat rural.

Allons dans la pièce principale qui ressemble à celle des Névons, haute de plafond, des couleurs Rubens et Rembrandt, un grand lit, des tables où un certain désordre est signe du travail...

Char s'est épaissi. Quand il penche la tête, ses lèvres, son menton me rappellent Jack Ary. Entre Char et moi rien de solennel : je crois le reposer des petits courtisans béats d'admiration et devant qui il doit jouer son rôle de directeur de conscience. Parlant des poéteraux en chemise nylon des cercles parisiens, je lui dis que le vrai poète est très loin de ces existences de fonctionnaires : il est voyou comme Villon, bandit, hors-la-loi. N'y a-t-il pas de l'assassin en Char ? Regardez son dur visage sur la nouvelle édition du bouquin Seghers ! Le visage qu'il avait quand il tua le curé collabo devant son autel, quand il exécuta « l'Extravagant ». !

Mais aujourd'hui je retrouve le grand frère. Un peu patraque : des ennuis à la colonne vertébrale, aux dents.

Parlons de nos amours. Les miens l'amuse : « Tu ne t'ennuies pas ! ». Les siens ? Il reste discret. Oui, il y a celle à qui il a écrit : « Tu es mon amour depuis tant d'années ».

« Et puis d'autres petites choses » dit-il en souriant.

Il me raconte qu'il a eu la visite d'une femme de vingt-huit ans qui prétendait être sa fille.

« C'est sa mère qui lui a mis ça dans la tête. C'est bien possible, mais ça ne m'a rien fait de particulier. »

Parlons de tout et de rien...

Il est content que j'aie pris mes distances vis à vis du Parti.

« Ça a été une telle désillusion dès les premiers jours de la Libération. On a vu ressortir de bonshommes abjects, avec des procédés monstrueux, les plus invraisemblables calomnies, les crimes ... Moi, j'avais détourné des fonds ! Les communistes ont « travaillé » un des mes hommes qui devait m'accuser publiquement. Quand il est arrivé devant moi, ce grand gars s'est mis à pleurer et à m'avouer : « ils m'ont dit de dire que tu avais détourné des fonds de la Résistance, mais je sais bien que ce n'est pas vrai ! ».

Je comprends l'écoeurement du René !

« Et puis ils ont abattu un de mes meilleurs amis, comme ça, en plein village. »

Il garde toujours vivace sa haine d'Aragon et d'Elsa. [...]

Je le tiens au courant du refus de mon manuscrit par Gallimard. Char hausse les épaules.

« Ce con de Paulhan ! »

Il feuillette avec intérêt mon recueil, en aime le titre. Rit à *Poète*. Se dit ému par le ton de *Crise* et de *A la côte*. Me propose d'en parler à Corti.

Notre projet télé ? Il dit avoir mis à la porte une bonne femme qui avait déjà tenté de faire une émission et qui ne comprenait rien à son œuvre. Moi, il serait tout à fait d'accord. Je lui dis le ton d'extrême simplicité que je voudrais donner à la présentation de son personnage et de son œuvre. Lui serait partisan de ne pas du tout apparaître... Mais nous devons nous revoir pour creuser le projet...

Le grand René n'est pas pressé de me voir partir. Il me retient, me fait voir les peintures qu'il a faites au cours d'une période d'insomnie : cartons surchargés de couleurs, passés au feu... De belles réussites ça et là...

Nous nous quittons enfin, non sans qu'il m'ait donné des exemplaires nouveaux de *Fureur et mystère*, de *Poèmes et prose choisis* et un catalogue sur Braque.

Neuf heures. Les rues mouillées. Bois un coup de rouge et téléphone à Rosine. Lui dit ma joie d'avoir passé deux longues heures chez Char.

Rentre. Simone me fait la tête. Sylvette émerveillée :

« Tu l'as vu longtemps ?
Deux heures merveilleuses ! »
Je la mets en garde :
« Il est très coureur !
Il est marié ?
Pas si bête ! »

Deux poèmes pour finir :

*Et puisque Henri-Jacques Dupuy se voulait avant tout poète on finira en donnant deux de ses poèmes, trouvés entre les pages du journal et qu'il a fait publier à compte d'auteur dans une plaquette intitulée **Châteaux***

Il a fallu souvent tenir tête au doute
A la lenteur des heures creuses et nues.
Qu'il faudra longtemps avant d'être entendu
Longtemps trimer dans l'étouffement des soutes !

Longtemps subir les régates du mépris :
Rires mondains qui s'approchent et s'éloignent,
Traverser les interminables campagnes
Avec la ténacité des incompris.

Mais, du moins, je t'aurai aimé ma flamme
Ma très secrète, ma fidèle, ma vraie !
Qui donc aurais pu soupçonner que j'étais
Heureux avec toi, plus qu'avec une femme.

Je te gravis sans hâte, escalier du silence,
Qui ne conduis à nulle chambre, à nul repas
Autres que d'herbes et de soie des anciens pas
Qui ne mènent à rien qu'au ciel du vide immense.

Que l'échec claque sec là-haut, comme un drapeau,
Je le savais du reste, et me vouais aux ruines.
J'aime les fentes, les brisures que dessinent
Tes gels et tes chaleurs, mon très secret château !

Pensées disjointes mal rattachées par le lierre !
Ce calme des choses qui ne mènent à rien,
Ces vents, mots en lambeaux... ! Mais vivre valait bien
Le temps de la montée, pourtant, parmi les pierres.

*Lecture préparée par l'APA, Association pour
l'autobiographie et le patrimoine autobiographique*

